Document generated on 06/06/2025 7:50 p.m.

Séquences : la revue de cinéma

SÉQUENCES LA REVUE DE CINÉMA

Mandy
Vengeance sous acide

Pascal Grenier

Number 316, November 2018

URI: https://id.erudit.org/iderudit/90221ac

See table of contents

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Grenier, P. (2018). Review of [Mandy : vengeance sous acide]. *Séquences : la revue de cinéma*, (316), 25–25.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2018

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Mandy

Vengeance sous acide

PASCAL GRENIER

Huit ans après un premier tour de force hypnotique (le très singulier ***Beyond the Black Rainbow***), le réalisateur canadien Panos Cosmatos (fils de George Pan Cosmatos, le défunt réalisateur de grosses superproductions hollywoodiennes comme Rambo II et ***Tombstone***) accouche d'un nouvel exercice de style flamboyant avec ***Mandy***. Thème encore plus à la mode de ce nouveau millénaire, la vengeance semble être au cœur de plusieurs oeuvres de nouveaux cinéastes (sur) doués : qu'on songe à Park Chan-wook (sa trilogie sur le sujet), Kim Ki-duk (***The Isle***, ***Samaritan Girl*** et bien d'autres), Kim Jee-woon (***A Bittersweet Life*** et ***I Saw the Devil***), Jeremy Saulnier (***Blue Ruin***) ou encore Shane Meadows (***Dead Man's Shoes***). Tous ces cinéastes ont abordé ce thème avec intelligence et souvent avec une dureté implacable voire insoutenable comme dans le cas de l'incroyable ***I Saw the Devil***. Pour sa part, Panos Cosmatos livre un exercice de style rougeoyant avec ***Mandy***.

Bien que l'action se déroule en 1983, ***Mandy*** est en quelque sorte un croisement entre ***Race With the Devil*** et ***Hellraiser***, s'inspirant fortement des films d'exploitation des années 1970 et 1980 avec cette secte de motards religieux au despotisme cruel. Mais derrière tous ses excès, ce film captivant se présente, au second degré, comme une mise en garde contre le fanatisme religieux.

Dès les premiers instants de ***Mandy***, le prologue, sous un air connu de King Crimson, nous amène d'emblée dans un monde idyllique aux accents psychédéliques et non temporels. On y voit un Nicolas Cage parachuté comme dans un trip métaphysique avec la femme de sa vie (Andrea Riseborough, au charme divin et atypique). La photographie sublime aux forts accents baroques de Benjamin Loeb (***King Cobra***) ajoute au climat étrange et inquiétant qui s'installe peu à peu. Ça pourrait être prétentieux ou superflu, mais l'intention de l'auteur est d'entraîner le spectateur dans une forme d'état d'apesanteur, ce qu'il réussit à merveille avec son rythme très contemplatif.

Et puis, tout bascule lors de l'arrivée des méchants qui vont faire vivre un enfer le temps d'une nuit en brûlant vive Mandy sous les yeux d'un Nicolas Cage stupéfait et laissé pour mort. Et lors des 50 dernières minutes qui vont suivre, on nage en plein cinéma d'exploitation pur et dur. Avec cette vengeance outrée et gore, Cosmatos se livre à tous les excès. Hallucinant et défoncé à la cocaïne, Nicolas Cage, plus habité que jamais, offre une des vengeances les plus démesurées et jouissives que le cinéma de genre nous a offertes ces dernières années. Hurlant et grimaçant comme jamais, il confère une force démesurée à son personnage de bûcheron métamorphosé en une véritable machine à tuer. Et en terme de spectacle jubilatoire, ça livre la marchandise plus que jamais. Pour chaque gros coup de jets d'hémoglobines, il y a un gag ou une réplique volontairement grossière ou stupide pour déplomber le tout avant de repartir de plus belle dans une nouvelle scène de violence outrée qui ne connaît guère la démesure. En ce sens, le troisième acte se situe quelque part entre l'hommage et la parodie du film de vengeance. Et c'est ce qui rend la beauté de la chose encore plus détonante, car ***Mandy*** réussit à surprendre même dans ses moments les plus prévisibles.

Hurlant et grimaçant comme jamais

Au final, ***Mandy*** risque d'en dérouter plus d'un et ne plaira certes pas à tous. Singulier et outrageusement saugrenu, c'est un film-objet qui suit une trajectoire différente des films du genre et cela même si on nage en pleine série B assumée. À la fois divertissant, expérimental et contemplatif, ***Mandy*** est une des expériences cinématographiques les plus surprenantes de l'année faite par un artisan passionné dont le travail de mise en scène se fait sentir dans chaque plan. Un film outrageusement audacieux, une expérience méta-cinéma (de genre) sous amphétamine et hors du commun.

Origine : États-Unis
Année : 2018
Durée : 2 h 01
Réal. : Panos Cosmatos
Scén. : Panos Cosmatos, Aaron Stewart-Ahn
Int. : Nicolas Cage, Andrea Riseborough, Linus Roache, Bill Duke
Dist. : Entract Films